

Lecture de : *Les Interactions Verbales* de C. Kerbrat-Orecchioni

Catherine Détrie

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1508>

DOI : [10.4000/praxematique.1508](https://doi.org/10.4000/praxematique.1508)

ISSN : 2111-5044

**Éditeur**

Presses universitaires de la Méditerranée

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 septembre 1994

Pagination : 147-152

ISSN : 0765-4944

**Référence électronique**

Catherine Détrie, « Lecture de : *Les Interactions Verbales* de C. Kerbrat-Orecchioni », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 23 | 1994, document 8, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1508> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.1508>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

---

# Lecture de : *Les Interactions Verbales* de C. Kerbrat-Orecchioni

Catherine Détrie

---

## RÉFÉRENCE

### LES INTERACTIONS VERBALES

Tomes 2 et 3, Armand Colin, 368 et 347 p.

- 1 Les tomes 2 et 3 des *Interactions verbales* de C. K.-O. prolongent et élargissent les problématiques envisagées dans le tome 1 (compte rendu du tome 1 dans les *Cahiers de praxématique* 18, 154-155).
- 2 Le tome 2 envisage tout d'abord la construction de la relation interpersonnelle à partir de l'analyse des marqueurs relationnels qui permettent de dégager trois dimensions de la relation : horizontale (axe distance vs familiarité), verticale (axe domination vs soumission), affective (axe coopération vs conflit). L'étude détaillée des « relationnèmes » spécifiques à ces trois dimensions est présentée dans les trois chapitres qui constituent cette première partie. Chaque chapitre rend compte des marqueurs propres à l'axe privilégié, qu'il s'agisse de marqueurs verbaux (termes d'adresse, honorifiques, pronoms, registre, mots de passe etc.), non verbaux (gestes, mimiques, postures, tenue vestimentaire, regards...) ou paraverbaux (intensité articulatoire, débit, ton...), tout aussi importants dans la construction de la relation interpersonnelle. C. K.-O. montre en particulier la complexité des emplois de ces marqueurs, la relation interpersonnelle se construisant par l'articulation de ces axes entre eux, une relation pouvant bien évidemment présenter à la fois des marqueurs de familiarité, de conflit et de domination (ou l'association de tout autre marqueur). De plus, le propre de la relation étant d'évoluer sans cesse au cours de l'interaction verbale, si on peut dire que ces marqueurs prédéterminent la relation, ils ne la gèlent pas : celle-ci n'est jamais acquise d'emblée, mais toujours remise en question dans l'interaction verbale, qui est aussi une reconstruction de la relation qui la

prédétermine. Les tensions peuvent être résolues, ou au contraire surgir au cours d'une interaction verbale de manière inattendue, les marqueurs de distance peuvent se transformer en marqueurs de familiarité ou le rapport de domination totalement s'inverser (un des moteurs de l'interaction verbale dans la comédie où le rapport maître/valet est systématiquement retourné).

- 3 Autrement dit, l'interaction verbale ne peut être saisie dans sa complexité que si on envisage à la fois la topicalité et les « relationnèmes » qui participent au même titre à la production de sens (C. K.-O. n'étudie que ces derniers). Cette étude (en trois dimensions) de la construction de la relation interpersonnelle est liée à celle des marqueurs de la politesse, envisagée dans la deuxième partie, dont le rôle est de rendre viables les communications sociales. C. K.-O. étudie d'abord le système de la politesse selon Brown et Levinson, et Leech (chapitre 1), puis s'intéresse aux manifestations linguistiques de la politesse (ch. 2), qu'il s'agisse de marqueurs de politesse négative (marqueurs d'adoucissement ou de « mitigation ») –verbaux (remplacement de la formule la plus directe par une autre plus polie, additifs par exemple « S'il te plaît, tu peux me rendre service ? » etc...), paraverbaux (intensité vocale faible par exemple), ou non verbaux (inclinaison latérale de la tête, sourire) –, ou positive (marqueurs d'accord, compliments, remerciements etc...). Elle montre en particulier que l'organisation des échanges se fait dans ce cadre selon des enchaînements préférés, qu'il s'agisse des enchaînements de type positif (« -Comment ça va ? -Bien, merci »), ou négatif, dans le cas d'un enchaînement à une autocritique (« -Je t'ennuie... -Jamais de la vie ! ») : la réaction positive dans le premier cas, négative dans le second, est un enchaînement préféré, car permettant la poursuite harmonieuse de l'interaction verbale.
- 4 C. K.-O. conclut le tome 2 en revendiquant le droit d'être touche-à-tout (c'est-à-dire de ne pas se cantonner à l'analyse de faits de nature « purement » linguistique) : reconnaissant que les notions de « face » et de « figuration » « sont à coup sûr des notions importées », mais « qui n'en permettent pas moins de rendre compte efficacement de nombreux faits linguistiques, fonctionnements discursifs », elle ne voit pas « au nom de quoi celui-ci (le linguiste) devrait s'en priver. » (p. 321), revendication qui ne peut que réjouir tout praxématicien, pour qui la linguistique est avant tout l'étude d'une praxis linguistique.
- 5 Le tome 3 (qui est aussi le dernier consacré aux interactions verbales) étudie dans une première partie les variations culturelles et les universaux dans les systèmes conversationnels, et tente d'élaborer une typologie des ethnolectes. La deuxième partie s'attache à l'étude de deux échanges rituels : l'excuse et le compliment. Il présente enfin un index (précieux) des notions envisagées dans les trois tomes des *Interactions verbales*.
- 6 S'attachant d'abord à décrire les tendances générales communes et les variations des comportements communicatifs à travers le matériel sémiotique dont disposent les sujets parlants (matériel décrit dans le tome 2), C. K.-O. montre que ces variations (qui sont étroitement liées aux variations socio-culturelles) entraînent bien souvent des malentendus en situation de communication interculturelle. Ainsi le système des tours de parole, l'organisation de l'information, les termes d'adresse, la formulation des actes de langage, l'organisation même des échanges n'ont-ils rien d'universel.
- 7 Au-delà de ces variations, le chapitre 2 tente de dégager des axes susceptibles de fonder une « typologie des ethnolectes conversationnels », et propose un classement selon :

- 8 - la place de la parole dans le fonctionnement de la société (peuples faiblement communicatifs vs volubiles),
- 9 -la conception de la relation interpersonnelle (proximité vs distance, ethos hiérarchique vs égalitaire, consensus vs conflit),
- 10 - la conception de la politesse, qu'il s'agisse de l'équilibre des intérêts des deux partenaires d'interaction (conception occidentale) vs le déséquilibre au profit de l'interlocuteur, à qui le locuteur manifeste une très grande déférence (Japon, Corée), ou de la politesse positive (plutôt pour les sociétés solidaristes : communautés « archaïques », mais aussi le Japon) vs négative (fréquente dans les sociétés occidentales, de type individualiste), où les codes de politesse s'énoncent en « ne pas... », ou enfin de l'importance relative que les sociétés accordent au territoire du moi (donc à sa préservation) vs le souci de faire « bonne figure », l'Occident accordant une importance beaucoup plus grande au territoire du moi que les sociétés non occidentales (qui sacralisent l'hospitalité),
- 11 - le degré de ritualisation (fréquence et degré de figement des expressions formulaires) : haut degré de ritualisation (sociétés asiatiques, arabo-musulmanes, Turquie, Grèce) vs faible degré (sociétés occidentales).
- 12 Dans le chapitre 3, C. K.-O., après avoir soulevé les problèmes méthodologiques liés au découpage des objet de l'analyse, s'interroge sur les raisons des différences dans les comportements communicatifs : s'il semble que la langue soit un facteur secondaire, le contexte économique-socio-culturel est lui tout à fait déterminant. Pour ce qui est de l'organisation sociale, il semblerait que plus une société est fortement hiérarchisée, moins les honorifiques sont développés. L'éthos de solidarité est plus développé dans des sociétés à économie rurale traditionnelle, alors que celles qui ont un fort développement industriel cultivent un éthos individualiste : en fait toutes ces remarques réfèrent à l'ensemble des valeurs façonnant l'idéologie de la société envisagée en matière de langue et de communication. Évoquant derechef la question des universaux, elle avance qu'au-delà des différences, il existe des principes généraux transculturels (alternance des locuteurs, inter-synchronisation, ménagement des faces par exemple), sans lesquels l'interaction ne pourrait pas avoir lieu.
- 13 En conclusion, C. K.-O. revient sur les malentendus liés à la communication interculturelle et préconise, outre l'apprentissage de la langue, un apprentissage de ses conditions d'emploi : tout particulièrement la maîtrise des pratiques conversationnelles.
- 14 L'échange réparateur (chapitre 4) présente habituellement trois composantes : l'offense (sans laquelle il n'y aurait pas d'excuse), la réparation de l'offense, la réaction de l'offensé. Les réalisations de la réparation peuvent être explicites (« Pardon », « Excuse-moi... ») ou implicites (« Je suis désolé », « Je regrette » = des états d'âme appropriés, « Mon réveil n'a pas sonné » = une justification de l'offense, « Je suis en retard ! », « Je viens de faire une gaffe ! » = une explicitation de l'offense), les deux pouvant se combiner. Quant à la réaction de l'offensé, elle peut être positive (explicite « Vous êtes tout excusé » ou implicite « Ce n'est rien »), ou négative (« C'est trop facile de s'excuser », « J'en ai rien à faire de tes excuses »). Il n'en reste pas moins que l'excuse est d'un maniement délicat, l'offenseur courant toujours le risque d'en faire trop ou trop peu dans un domaine où l'amour-propre du locuteur (s'abaisser) et de l'interlocuteur (avoir été humilié) sont en jeu.

- 15 L'échange complimenteur (chapitre 5) présente le plus souvent deux composantes : une intervention initiative (le compliment proprement dit, que C. K.-O. définit comme une assertion évaluative positive portant sur une qualité ou une propriété de l'interlocuteur ou d'un de ses proches, et qui peut être direct – « T'as de beaux yeux, tu sais » – vs indirect – « Vous avez un enfant vraiment délicieux » –, explicite – « Tu es superbe dans cette nouvelle robe » – vs implicite – « Il a vraiment bon goût votre mari » –, et une intervention réactive de l'interlocuteur, pouvant être positive (= un accord : « – J'aime vraiment ton nouveau look ! – Je me trouve pas mal comme ça, c'est vrai. ») ou négative (= un désaccord : « – Tu as rajeuni, ma parole ! – Arrête de te fichier de moi. », réaction qui de toute façon est ambiguë : refus du compliment, ou marque de désaccord avec le dit ?). Mais d'autres interventions réactives sont évidemment possibles : déplacement du compliment sur quelqu'un d'autre, retour à l'expéditeur du compliment (« – Tu as une mine superbe ! – Toi aussi ! ») ou encore contestation de la sincérité du complimenteur (« Tu dis ça pour me faire plaisir... » – ce qui, on le notera, est tout de même la justification majeure du compliment), ainsi que diverses stratégies d'évitement de réaction au compliment : enchaînement ludique par exemple qui évite de réagir sur le fond.
- 16 Tout comme l'excuse, le compliment est d'un emploi risqué pour qui le pratique car il va à l'encontre du principe de protection du territoire de l'autre : véritable incursion territoriale, le compliment peut être vécu par qui le reçoit comme une menace, le complimenteur s'exposant alors à une réaction négative, et son désintéressement suspecté. Le maniement du compliment exige donc une connaissance intuitive des situations où son emploi sera jugé bienvenu ou même attendu, la tension entre le désir de plaire (but du compliment) et la volonté de paraître désintéressé (condition – paradoxale – de réussite du compliment) travaillant toujours l'énoncé complimenteur.
- 17 On ne pourra que complimenter (en connaissant les risques auxquels on s'expose ainsi) C. K.-O. pour l'exhaustivité de son travail sur les interactions verbales qui font d'elle LA spécialiste de l'analyse conversationnelle, travail extrêmement documenté (bibliographie imposante) qui révèle son souci de rendre compte des apports de toutes les études antérieures sur la question et sa volonté de mettre à jour chaque fois une problématique commune. En même temps la lecture de cette somme scientifique est grandement facilitée par le choix des exemples sélectionnés, qui, tout en éclairant le propos théorique, ont souvent le charme du vécu pour le lecteur qui prend ainsi conscience de ce que peuvent révéler multiples façons de parler, qu'il a mémorisées sans toujours en appréhender tous les enjeux : le travail de C. K.-O. permet la réactivation de productions de sens qui avaient été mises sous le boisseau.
- 18 Mais pour ne pas trop mettre à rude épreuve la modestie de C. K.-O., on ajoutera un point de discussion supplémentaire à tous ceux qu'elle a déjà soulevés dans ces deux derniers tomes, ou plus exactement, on notera qu'ils s'attachent à décrire exclusivement le sens produit par les « relationnèmes » (= le sens que ces marqueurs produisent effectivement dans un échange conversationnel) alors qu'il nous semble que le sens produit par l'échange conversationnel ne peut être appréhendé que de manière globale (verbal, paraverbal, non verbal, ce que fait C. K.-O.), mais aussi par la saisie des conditions de production de l'échange, non seulement ponctuelles (Qui parle à qui, dans quel contexte conversationnel ?), mais aussi socio-historiques (les variations culturelles étant la marque d'histoires différentes, que le langage –ou le corps–signifie), et bien évidemment la topique elle-même qui détermine elle aussi, à

l'évidence, la production de sens du relationnème (un simple exemple littéraire : le « Je vous remercie, Monsieur » de Mme Arnoux dans les premières pages de *L'Education sentimentale* va bien au-delà d'un accusé de réception poli du châle : de *Je* actant confirmé à *Vous* actant infirmé, du silence à la parole, à l'au-delà de la parole qui envisage le regard associé à un réciproque « Leurs yeux se rencontrèrent », le sens produit par l'énoncé déborde largement la formule rituelle de politesse, la textualisation produisant du sens en surplus du sens habituel produit par l'intervention réactive à un service rendu).

- 19 Ainsi au-delà de la constatation d'éthos différents (clairement répertoriés dans *Les Interactions verbales*), donc de praxis linguistiques différentes, la praxématique affirme-t-elle que ces praxis sont à la fois le produit d'une détermination socio-historique et d'un rapport dialectique du langage lui-même avec le réel. Examinant très justement les fins pratiques du langage, l'analyse de C. K. -O. ne nous semble pas envisager suffisamment les processus de production des formes étudiées. D'ailleurs l'auteur a bien senti le danger qui, dans un plaidoyer *pro domo* brillant (N. B. p. 222 à 226) dont le point de départ est la difficulté d'interprétation de la valeur compliméteuse ou non d'un énoncé, prévient ce type de critique en prenant ses distances avec le « principe d'interprétation dialogique » cher aux conversationnalistes qui s'en tiennent aux observables (donc pour lesquels seul fait sens ce qui est traité dans l'enchaînement dialogal, et réinjecté dans le circuit d'échange). Jugeant qu'il s'agit d'un « pis-aller », ayant pour conséquence « une grande pauvreté descriptive », elle se place du côté de l'analyste et réclame le droit pour le chercheur de faire des hypothèses interprétatives sur les hypothèses interprétatives de l'énonciateur et de l'énonciataire, et la prise en compte de données qui pour n'être pas observables dans la surface textuelle ont des effets sur le déroulement de l'interaction. Elle propose dans cette optique de distinguer l'interprétation active, affichée, des interprétations virtuelles de E1 par l'interlocuteur. Pour être exhaustif, il me semble qu'il faudrait aussi envisager les interprétations virtuelles de l'échange saisi dans sa totalité (E1 + E2), le sens produit par la somme de E1 + E2 n'étant pas la somme des sens produits respectivement par E1 et E2, et déterminer le sens global effectivement réalisé, qui ne coïncide pas forcément avec le sens affiché par les interlocuteurs. La praxématique, au lieu de parler d'hypothèses, toujours sujettes à caution par définition, parle de potentialités, qui, par la suite, seront / ne seront pas actualisées, les locuteurs opérant des tris qui vont leur permettre de construire leur discours tout en se construisant comme sujets de leur propre discours, ce qui montre clairement que le relationnème construit à la fois de l'interaction verbale et de l'identité, et qu'il n'est isolable du co-texte qu'aux fins de l'analyse.
- 20 Autrement dit, les démarches respectives de C. K. -O. et de la praxématique sont souvent proches, mais celle-ci inverse celle-là : au lieu de « faire des hypothèses sur ce qui vient de se passer, donc sur ce qui risque de s'ensuivre, et de confronter ensuite ces hypothèses à ce que l'on constate effectivement en aval » (p. 223), elle déplace le lieu du travail interprétatif, des hypothèses du chercheur aux potentialités inscrites dans les praxèmes eux-mêmes, unités pratiques de production de sens. Par ailleurs, C. K. -O. rejoint aussi la praxématique quand elle évoque les restes de la conversation, ce qu'elle appelle des « contenus négligés » qui « peuvent être récupérés ultérieurement », contestant ainsi la seule valeur d'action immédiate dans la conversation et suggérant une circularité du sens macro-structurellement : on n'est pas loin de la notion d'isotopie, construite à partir de traits itératifs, qui permet à tout point de la

conversation de transformer des productions de sens en puissance en productions en effet.

- 21 Ces critiques, on en conviendra, sont somme toute bien minimales. Globalement, on ne peut que rendre hommage à la très grande honnêteté intellectuelle de C. K.-O., et à la qualité de son travail, et affirmer que les trois tomes des *Interactions verbales* sont la référence dans le champ de l'analyse conversationnelle.